

Rêves d'Amazonie

Comme chaque année depuis 1986, l'Abbaye de Daoulas, nichée dans les paysages verts et riants des environs de Brest, présente une exposition consacrée à une civilisation du monde. Année du Brésil oblige, celle de 2005 porte sur les Indiens d'Amazonie et d'une manière générale sur le milieu naturel amazonien.

L'exposition est découpée en trois thèmes généraux qui proposent une mise en miroir entre le visiteur, les découvreurs et les Indiens. Dès l'entrée, nous sommes plongés dans l'univers de la forêt vierge : la pénombre règne, les murs sont peints de fresques recomposant le couvert végétal, des bruits inconnus associant chants d'oiseaux, cris d'animaux et bruissement des feuilles accompagnent l'avancée dans les premières salles. Un décor à la mesure d'un monde fantastique empreint de fantasmagories.

La forêt amazonienne fascine : craintes et rêves s'y mélangent, s'y affrontent et parfois se déchirent. Pour les Indiens, la forêt est vivante, respire, ne meurt pas si on ne la défriche pas : l'esprit de la forêt, le « *urihani* » (en Yanomami), y règne en maître. Cette forêt humide toujours verte à trois étages s'étend sur le système hydrographique de l'Amazonie et de ses 1000 affluents. Au sol, seul 1% de la lumière solaire pénètre, dans les zones les plus sombres, créant des conditions écologiques très particulières et différentes selon le relief et la strate végétale. On y trouve la faune et la flore les plus riches du monde : mygales, piranhas, coléoptères de toute taille et de toute forme, papillons aux couleurs étonnantes et chatoyantes, tatous dont la langue s'étire pour ramener fourmis et chenilles, cabiais, le plus gros rongeur du monde, aïs, ouistitis, tamanoirs, ocelots, jaguars, caïmans, iguanes, aras, colibris et autres oiseaux d'une envergure de quelques centimètres à plus d'un mètre aux becs aux formes hallucinantes s'y côtoient. Ici la nature, peut-être plus qu'ailleurs, montre la pleine mesure de ses créations. Un univers très coloré apparaît alors.

Depuis longtemps, les Indiens ont mis en valeur cette richesse faunistique et floristique. Ils ont donné un nombre considérable de plantes qui nous sont désormais nécessaires : pomme de terre, maïs, tabac, manioc, tomate, quinine, caoutchouc, coca, haricot, ananas, arachides et plus de 50% des médicaments actuellement utilisés à travers le monde. Plus étonnants encore et sans doute moins connus, les reflets bleutés et la couleur verte des fameux billets du dollar américain sont issus des papillons Morphos bleus. De nombreuses civilisations indiennes se sont développées sur les bords des affluents de l'Amazonie. L'exposition permet d'en découvrir les objets quotidiens et cérémoniels. Plumasserie, céramique ou vannerie présentent des caractéristiques communes : délicatesse des formes, motifs géométriques stylisés et une exécution fine et harmonieuse sans aucun équivalent artistique au monde. Certains objets sont inséparables de l'image de l'Indien d'Amazonie : la pirogue, la sarbacane, l'arc et les flèches. La vie des Indiens se déroule dans des clairières de culture, la chacra, obtenue par écobuage, au milieu de laquelle, sur un emplacement sablonneux, surélevé et à proximité d'une voie navigable, est construite, en bois, la *maloca* (maison commune). Y vit une cellule communautaire composée d'une vingtaine à une trentaine de personnes. La zone de culture s'étend dans un rayon d'une heure de marche. Les sols latéritiques extrêmement pauvres, à peine fertilisés par l'écobuage, ne permettent leur exploitation agricole que pour 5 à 6 ans, après quoi la communauté se déplace, tandis que la clairière retourne à la forêt.

En 1542 a lieu la première rencontre avec l'Occident. Les Conquistadores vont être les premiers à pénétrer cette forêt vierge et à se heurter aux Indiens qu'ils perçoivent mi-humains

mi-animaux, frontière incertaine entre nature et culture qui fascine et inquiète. Des mythes sont lancés qui perdureront jusqu'au début du XX^{ème} siècle : sauvagerie, cannibalisme ou Eldorado, l'Amazonie attire de nombreux découvreurs et aventuriers. De grands noms ressortent des nombreuses expéditions menées, notamment aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles : Charles Marie de La Condamine (1735), Alexandre de Humboldt (1799-1804), von Spix et von Martius (1817), Alcide d'Orbigny (1835-1847), Henry Walter Bates et Alfred Russel Wallace (1848). De cette confrontation entre Indiens et Occidentaux vont naître mille récits : en 1881, *La Jangada* de Jules Verne (à partir de l'ouvrage de L. Agassiz *Voyage au Brésil par Mme et M. Louis Agassiz*, traduit de l'anglais par Félix Vogéli ; Paris, 1869 ; l'édition originale, en anglais, date de 1868), en 1912, *Le Monde perdu* de sir Arthur Conan Doyle, Blaise Cendrars et d'autres s'emparent du mythe de l'Amazonie. A partir des années 1920, de nombreux films documentaires sont rapportés par les ethnologues qui se sont impliqués dans l'étude des tribus indiennes. Mais si la jungle est source d'inspiration, le contact des civilisations n'est pas toujours pacifique. Les derniers espaces de l'exposition rappellent qu'un véritable ethnocide a eu lieu en Amazonie. Depuis le XVI^{ème} siècle, les Indiens se sont heurtés aux maux rapportés par les Occidentaux : les maladies, les conversions forcées par les missionnaires ou l'esclavage ont décimé les tribus. On estime qu'en 1500 l'Amazonie comportait 5 à 6 millions d'Indiens, contre 400 000 en 2000, répartis en 206 tribus. Les dernières folies des Hommes dits modernes n'ont pas amélioré la situation : le miracle du caoutchouc, la ruée vers l'Ouest lancée dans les années 1970 avec la construction de la Transamazonienne (un échec : seule une centaine de kilomètres a été goudronnée sur les 3 600 km de la route) ou la ruée vers l'or dans les années 1990 dans la Serra Pelada (Etat du Parà) sont autant d'événements représentatifs des mythes que continuent de porter la forêt amazonienne.

L'exposition s'achève sur le statut des Indiens du Brésil, toujours considérés comme des « mineurs » sans droit civique, malgré les modifications juridiques intervenues en leur faveur dans les années 1980. L'Amazonie brésilienne est répartie en trois statuts fonciers : 25% des terres appartiennent à des propriétaires privés, 30% sont des aires protégées et 45% des terres publiques. Quant aux territoires indigènes, ils ne couvrent que 11% de la zone forestière. Le problème des terres semble être la principale question pour la survie des Indiens d'Amazonie. Un dernier panneau rapporte les paroles d'un chef de tribu Yanomami qui explique que les Blancs qui vivent en Amazonie les ignorent et les détruisent alors que les Blancs qui vivent au loin les connaissent et les protègent.

Cette exposition riche en informations pêche cependant au niveau géographique. On aurait en effet aimé y voir une carte du relief de l'Amazonie afin de mettre en valeur les différents milieux écologiques, on aurait aimé y voir une carte politique qui présente la répartition étatique de la forêt et on aurait aimé de plus amples explications sur les différentes strates végétales et sur les sols latéritiques.

Le mot de la fin revient à Blaise Cendrars : « sous la voûte des arbres géants, une pénombre verdâtre qu'égaient à peine les lianes fleuries qui pendent des plus hautes branches », l'Amazonie « se laisse prendre pour mieux perdre ceux qui s'y risquent » (*En Transatlantique dans la forêt vierge*, 2 au 6 novembre 1935).

Alexandra Monot

